

4

ROSE ET BLEU,
OU
LES DEUX BARCELONNETTES,

DIVERTISSEMENT EN UN ACTE,

MÊLÉ DE COUPLETS,

**A l'occasion de l'Accouchement de S. A. R.
Madame la Duchesse de BERRY ;**

Par MM. DE ROUGEMONT, BRAZIER ET MERLE,
Auteurs des DEUX MARIAGES et de LA SAINT-LOUIS VILLAGEOISE.

**Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
Variétés.**



PARIS,
CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, n°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n. 6.

1817.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

- LAFRANCE**, maréchal des logis des Chasseurs de Berry. *M. Bosquier.*
- LAVALEUR**, maréchal des logis des Lanciers de la Garde. *M. Cazot.*
- THÉRÈSE**, sa femme. . . *M^{lle}. Flore.*
- MARTINET**, maître d'école. *M. Potier.*
- LABRIDE**, palefrenier des écuries du duc de Berry. . . *M. Fleury.*
- LOUISE**, sa fille. . . . *M^{lle}. Pauline.*
- LALOUETTE**, fifre dans la Garde, amant de Louise. . *M. Odry.*
- La mère **MARGUERITE**, jardinière de l'Elysée Bourbon. *M^{lle} Picot.*
- CHARLOTTE**, sa fille. . . *M^{lle} Aldegonde.*
- CHERI**, timbalier des Lanciers, amant de Charlotte. . . . *M. Vernet.*
- Paysans, Paysannes.**
- Soldats de la Garde royale.**

La scène se passe à l'entrée des jardins de Bagatelle.

ROSE ET BLEU,

OU

LES DEUX BARCELONNETTES,

Divertissement en un acte.

Le théâtre représente l'avenue des Champs-Élysées, le château dans le fond; de droite et de gauche, des maisons de village.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, CHARLOTTE.

(*Elles sont assises chacune devant leur porte, et ajustent les rubans de deux barcelonnettes; celle de Charlotte est rose, celle de Louise, est bleue.*)

LOUISE.

Eh! bien, Charlotte, v'la grand jour qui approche.

CHARLOTTE.

A qui le dis-tu? je suis d'une joie.

LOUISE.

Ma barcelonnette avance.

CHARLOTTE.

Encore un petit ruban, et il ne manquera plus rien à la enne.

Air: ces Dames avaient le projet.

J'avons déjà dans la maison

Fait plus d'une barcelonnette :

J'en avons fait un' pour Louison,

J'en avons fait un' pour Jannette.

Mais un je ne sais quoi bien doux

M' dit qu'avec des cœurs com' les nôtres,

Il est tems qu'on fasse pour nous

Ce que j'avons fait pour les autres.

CHARLOTTE.

Il y a pourtant un an que mon cousin Lafrance a épou-

sé Mlle. Carletta, cette jeune Napolitaine, qui a suivi à Paris Mad. la Duchesse de Berry.

LOUISE.

Oui! il y a un an, et bientôt ils vont avoir un enfant; comme le tems passe vite quand on est heureux en mariage.

CHARLOTTE.

Tu voudrais bien être mariée pour savoir cela.

LOUISE.

Dam' j'espère bien que je le serai bientôt, puisque mon père m'a promis que j'épouserais Lalouette, mon amant, si la princesse accouche d'un garçon.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que ça peut faire à ton père?

LOUISE.

Ah! c'est qu'il dit comme ça qu'il n'est que palfrenier chez le Duc et qu'à l'occasion de cet heureux événement on lui a promis qu'il passerait piqueuz.

CHARLOTTE.

Tant pis.

LOUISE.

Comment, tant pis!

CHARLOTTE.

Pour moi; car si la princesse acconche d'une fille, la femme de La France doit en être la nourrice, et par ce moyen ma mère aura la place de jardinière de Bagatelle, que ma cousine Carletta occupe dans ce moment.

LOUISE.

Eh! bien qu'est-ce que ça te fait, à toi!

CHARLOTTE.

Ah! ce que ça me fait? c'est que ma mère doit me marier à Chéri, ce petit timballier des lanciers de la Garde, qui me fait la cour depuis trois mois.

LOUISE.

Que c'est donc contrariant que nous ne puissions pas être heureuses ensemble.

CHARLOTTE.

C'est bien guignonant; oh! mais, malgré notre amitié, moi je desire une fille.

LOUISE.

Oh! un garçon vaut ben mieux.

Air Vaud. de Irons-nous à Paris.

Je souhaite un fils à La France;
Un fils comblerait tous ses vœux.
Comme son père, je le pense,
Un jour il deviendrait fameux.

CHARLOTTE.

Une fille de ce bon père
Comblerait encore le destin ;
Et c' serait, comme dit ma mère ,
Une ros' de plus dans son jardin.

LOUISE.

Comme tout Bagatelle sera dans la joie !

CHARLOTTE.

Cette joie-là sera double dans notre maison, parce qu'en-
fin l'accouchement de la princesse, et celui de Carletta sont
deux bonheurs qui nous arriveront presqu'en même tems.

LOUISE.

Ah ! l'accouchement de la princesse, suffirait seul à mes
désirs.

Air du Major Palmer.

Ah ! si c'était une fille !

LOUISE.

Ah ! si c'était un garçon !

CHARLOTTE.

Comme elle serait gentille.

LOUISE.

Et comme il serait luron.

CHARLOTTE.

Elle aurait toutes les grâces
D'un' princess' cher aux Français.

LOUISE.

Il marcherait sur les traces
Du p'tit fils du Béarnais.

CHARLOTTE.

Je le vois, comme sa mère,
Partout soulageant l' malheur.

LOUISE.

Je le vois, comme son père,
Suivr' l' chemin de l' honneur.

CHARLOTTE.

Une princesse encourage
Par un seul de ses regards.

LOUISE.

Un princ' protég' le courage
Et récompens' les beaux arts.
Des garçons, on a beau dire ,
Tous les titres sont avérés.

CHARLOTTE.

Des fill's on a beau médire,
Tous les droits sont assurés :
Eil's agrandissent les familles.

LOUISE.

Ils illustrent les maisons.
D'ailleurs que d'viendraient les filles
S'il n'y avait pas de garçons.

SCENE II.

Les Mêmes, LALOUETTE, CHERI.

LALOUETTE, à Louise.

Air: *Au son du fifre.*

Salut à la beauté divine
Qui tient le fifre prisonnier.

CHÉRI, à Charlotte.

Salut à la piquante mine
Qui fait rouler le timbalier
Nous accourons à la sourdine.
Vous faire un petit doigt de cour,
Au son du fifre et du tambour.

LOUISE.

Bon jour, monsieur Lalouette.

LALOUETTE.

Mamzelle Louise, je vous prie de croire que certainement je ne suis pas moins le vôtre.

CHARLOTTE.

Bon jour, Chéri.

CHÉRI.

Mamzelle Charlotte, notre régiment vient d'arriver à Paris, je ne me suis pas débotté, et me voilà.

CHARLOTTE.

C'est bien aimable à vous, monsieur Chéri.

LALOUETTE.

J'espère, mamzelle Louise, que pendant les trois jours que je devons passer ici, nous aurons le tems de nous voir, de nous parler et de nous entendre.

CHÉRI.

Qu'est-ce que tu dis donc, garçon, il y a long-tems que nous nous entendons avec ces demoiselles.

L'ALOUETTE.

Oui, il a trois mois qu'elles nous font aller.

CHÉRI.

Oui, de Paris à...

LALOUETTE.

Bagatelle que cela!

LOUISE.

Est-ce que vous vous en plaindriez ?

L'ALOUETTE.

Du tout, mamzelle , du tout.

Air: *Lise épouse le beau Gernance.*

Quand faut qu' d'ici j' déguerpisse
Pour faire au château l' service ,
Quoi que je sois à Paris ,
Mon cœur n' quitte point ce pays.

CHÉRI.

D' loin comme d' près , ma brunette ,
Je vous vois comm' je vous vois là :
L' amour , quand on s' mont' la tête ,
N' connaît pas ses distanc's-là!

LOUISE.

Ah ! que c'est joli , monsieur Chéri.

CHÉRI.

Joli comme vous , mamzelle Louise.

L'ALOUETTE.

Croyez , mamzelle Charlotte , que je si je n' ouvre pas la
bouche pour vous faire des complimens , ce n'est pas faute
d'en avoir l'intention.

CHARLOTTE.

Ah ! c'est beaucoup trop.

L'ALOUETTE.

Mamzelle est trop bonne ; ça ne l'est pas trop , mais ça
l'est z'assez.

CHÉRI.

Laisse donc , il n'y a chez nous rien de trop pour les
demoiselles.

LOUISE.

Ah ça ! finissons les complimens : vous venez à Paris
passer un trimestre ?

CHÉRI.

Oui , mademoiselle , un trimestre de six mois si nous le
pouvions... Mais avant d' entrer dans une plus longue expli-
cation , permettez-moi , ma chère Charlotte , de vous de-
mander la faveur d'un baiser.

CHARLOTTE , *se laissant embrasser.*

Volontiers , monsieur Chéri ; un baiser ne peut pas se
refuser à quelqu'un qui arrive.

L'ALOUETTE.

Comme j' arrive aussi , oserai-je vous demander ?

LOUISE.

Osez , monsieur Lalouette , osez.

LALOUETTE, *l'embrassant.*

Eh! bien vlà qu'est dit, mamzelle, c'est osé. Sont-elles bonnes, sont-elles bonnes; dieux, quelles femmes nous aurons, si nous les avons.

CHÉRI.

Ah! ça, nous ne sommes pas venu ici par quatre chemins.

LALOUETTE.

Non, il est venu par Auteuil, et moi par le Point-du-Jour.

CHÉRI.

Et nous pensons bien que vous ne voulez pas nous faire aller.

LOUISE.

Vous tromper, ah! pour qui nous prenez-vous donc.

L'ALOUETTE.

Ah! ce serait une horreur.

LOUISE.

D'abord, nous avons toujours eu un penchant pour l'habit militaire... n'est-ce pas, Charlotte?

CHARLOTTE, à Chéri.

Dam, c'est qu'il offre de bonnes garanties.

CHÉRI.

Elle est charmante!...

Air : Celui qui sut toucher mon cœur.

Voulant que l'on m'aimât pour moi,

Je disais souvent à ma mère :

Si j'épouse un soldat, je croi,

Que l'honneur doit être sa loi.

Voilà pourquoi

J'aime tant l'habit militaire,

Voilà pourquoi

Je vous ai donné ma foi.

CHÉRI.

Elle est charmante!

LOUISE, à Lalouette.

Même air.

Voulant qu' mon mari pens' comm' moi,

Je disais souvent à mon père,

Si d' l'hymen je subis la loi,

Je veux un brave qui serv' son roi.

Voilà pourquoi

J'aime tant l'habit militaire,

Voilà pourquoi

Je vous ai donné ma foi.

SCENE III.

Les Mêmes, Le Père LA BRIDE, La Mère MARGUERITTE.

LA BRIDE.

Eh bien ! cousine , je vais passer piqueur.

MARGUERITTE.

Et moi , jardinière de l'Elysée.

LA BRIDE.

Vraiment ?

MARGUERITTE.

J'ai la parole de la Princesse.

LA BRIDE.

Moi aussi.

MARGUERITTE.

Dès ce soir , ou demain , je marie ma fille.

CHARLOTTE.

Ah ! ma mère , que vous êtes bonne !

MARGUERITTE.

Avec le petit Chéri.

CHÉRI.

Prêt à vous obéir , mère Margueritte.

LA BRIDE.

Eh bien ! c'est singulier : je marie aussi ma fille.

LOUISE.

Ah mon dieu ! mon père , que je vous embrasse donc encore une fois.

LA BRIDE.

Cette chère enfant , comme elle aime son père !.. Avec Lalouette.

LALOUETTE.

Père la Bride , ça s'ra une noce aux oiseaux.

LA BRIDE.

Oh mon dieu ! dès que la Princesse sera accouchée d'un garçon.

MARGUERITTE.

Non pas ; d'une fille.

LA BRIDE.

Laissez donc ; une fille , v'la une belle poussée. Il me faut un garçon , pour être piqueur.

MARGUERITTE.

Vous êtes bon là , père la Bride. Il me faut une fille , pour être jardinière.

Rose et Eleu.

B

(10)

LA BRIDE.

C'est cela : on consultera votre goût.

MARGÜERITTE.

Vous verrez que ce sera juste ce que vous desirez.

LOUISE.

Allons, mon père.

CHARLOTTE.

Allons, ma mère.

CHÉRI.

Air : Vaud. de la Princesse de Tarare.

Allons, plus d' débats,
Ne vous disputez pas ;
Mes amis, en chantant,
Attendons l'événement.
Dans la providence
Ayons confiance ;
Car enfin ça s'ra
Ce que le ciel voudra.

TOUS.

Allons, plus d' débats,
Ne nous disputons pas, etc.

CHARLOTTE.

Pauvres dup's que nous sommes
D' nous inquiéter sitôt ;
C' ti-là qui fait les hommes
Sait bien ce qu'il nous faut.
Et soit garçon ou fille,
Il s'ra reçu de bon cœur.
Tout c' qui vient d' la famille
Doit nous porter bonheur.

TOUS.

Allons, plus d' débats,
Ne nous disputons pas ; etc.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, MARTINET, *accourant.*

MARTINET.

Eh bien ! grande nouvelle.

TOUS.

Vraiment ?

MARTINET.

C'est décidé.

TOUS.

Ah ! tant mieux.

LOUISE.

Nous avons un prince ?..

MARTINET.

Fort aimable. Dans ce moment-ci, il est auprès de sa femme.

CHARLOTTE.

Ainsi, nous avons une Princesse ?..

MARTINET.

Charmante ; qui ne respire que pour son mari.

LALOUETTE.

Qu'est-ce que vous dites ?

CHÉRI.

On vous demande des nouvelles de l'enfant. Vous arrivez de Paris ?

MARTINET.

Donnez-vous patience ; nous saurons cela plus tard.

MARGUERITTE.

Vous disiez que c'était décidé.

MARTINET.

Sans doute ; il est décidé que la Princesse accouchera dans la journée : si l'on en croit le médecin , qui peut bien cependant se tromper.

CHARLOTTE.

Vous êtes d'une lenteur à parler !

MALINET.

Pas du tout. C'est vous qui entendez trop vite ; et qui souvent me faites dire un tas de bêtises . . . A propos de bêtises , est-ce fait ici ?

CHARLOTTE.

Quoi ?

MARTINET.

La famille est-elle augmentée ?

LOUISE.

Pas encore ; mais on attend à chaque instant des nouvelles de Carletta.

Air : Vous souvient-il de cette fête.

CHARLOTTE.

Elle aura peut-être une fille ?

LOUISE.

Elle aura peut-être un garçon ?

MARTINET.

Sans préjudice d'une fille

Elle peut avoir un garçon.

Ma mère qui n'était plus fille ,

Et qui venait d'épouser un garçon ,

Fit à-la-fois un garçon , une fille ,

Et c'est moi qui fus le garçon.

CHARLOTTE.

Et vous l'êtes toujours ?

MARTINET.

Non ; je suis veuf. Mais si l'une de vous . . .

CHÉRI.

Alte-là , mon vieux ; c'est confisqué à notre profit.

MARTINET.

Je vous en fais mon compliment.

LOUISE.

Oui ; mais par malheur , nous ne pouvons pas nous marier toutes deux à-la-fois.

Air : Vaudeville de Frosino.

De l'hymen , en serrant les nœuds ,
Nous espérons en ce jour même
Pouvoir épouser toutes deux
L'amant fidèle qui nous aime ;
Nous comptions , en r'cevant sa foi ,
Faire son bonheur et le nôtre ;
Mais , hélas ! soit Charlotte ou moi ,
L'une le f'ra sans l'autre.

CHÉRI.

Puisqu'en ces lieux le même jour.
Vit naître notre double flamme ,
Animé d'uu pareil amour ,
Prenons tous les deux une femme.
Tâchons d'êtr' maris tous les deux :
Car dans un' pass' comme la nôtre
Il serait vraiment malheureux
Que l'un le fût sans l'autre.

MARGUERITTE.

Allons , rentrez vos barcelonnettes , et venez avec moi , faire provision de bouquets dans notre parterre , pour les porter à l'Elysée.

LA BRIDE.

Moi , je vais dans un teins de galop , jusqu'à Paris ; et je viens vous rendre compte de ce qui s'y passe.

LOUISE.

C'est bien , mon père ; et moi , je vais auprès de ma cousine Carletta.

LA BRIDE.

Quant à toi , Lalouette , fais-moi l'amitié de battre en retraite au pas redoublé.

LALOUETTE.

Comment ! père la Bride . . .

LA BRIDE.

Oh ! c'est décidé. Je vais à Paris ; et songe bien que pa de garçon , pas de fille.

MARTINET.

Vous savez que je dois être instruit des premiers.

LA BRIDE.

Oh ! je sais bien que si vous devez être le précepteur , il faut que vous soyez instruit.

TOUS.

Air

Mes amis , voici l'heur' qui s'avance',
Préparons le banquet et la danse
Où l'on doit célébrer la naissance
De l'enfant
Qu'ici la France
Attend.

MARGUERITTE.

Air de *Taconnet*.

Allons moissonner mon parterre.

LA BRIDE.

Nous , tenons-nous prêts à partir.

CHÉRI.

Je vais répéter une marche guerrière.

L'ALOUETTE.

Moi , dans mon fifr' , tout à loisir ,
J' m'en vais souffler avec plaisir.

CHARLOTTE.

Tandis qu'ici tout l' monde se dispose
Selon son goût , ses devoirs , son métier
A bien fêter cet illustre hérit
Pour mon berceau j' m'en vais cueillir une rose.

LOUISE.

Moi , pour le mien j' vas chercher un laurier.

Air

Mes amis , voici l'heur' qui s'avance , etc.

SCÈNE V.

MARTINET , seul.

Eh ! bien , ils s'en vont , ces braves gens-là ; ils ne voyent dans la naissance d'un enfant que l'occasion de faire une barcelonnette , un bon repas , un baptême et un mariage ; moi j'y vois autre chose : une belle éducation à faire , une éducation dans mon genre.

Air du *Procès*.

Lui montrerai-je le dessin ?
Non , car il me faudrait l'apprendre.
Lui montrerai-je le latin ?
Jamais je n'y puis rien comprendre.

Lui montrerai-je à bien chiffrer ?
Hélas ! c'est un art que j'ignore.
Ma foi, ce qu'il faut lui montrer,
Je ne le sais pas encore.

Vous me direz... J'ai le tems, car je ne crois pas que les intentions du père soient de la mettre en pension avant de le mettre zen nourrice... Mais le voici lui-même, je m'en vais le consulter un peu la-dessus... car il faut savoir à quoi tenir.

SCENE VI.

MARTINET, LAFRANCE.

MARTINET.

Eh ! le voila ! eh ! bonjour, mon cher Lafrance...

LAFRANCE.

Salut à monsieur Martinet !...

MARTINET.

Ah ! ça, mon brave... j'ai compté sur vous...

LAFRANCE.

Sur moi... et pourquoi ?

MARTINET.

Pour l'enfant.

LAFRANCE.

Eh ! bien, je ne vous ai pas trompé... je vous le disais bien qu'avant la fin de l'année...

MARTINET.

Ce n'est pas là ce que je veux dire ?

LAFRANCE.

Dites-donc ce que vous voulez dire ?

MARTINET.

Quand on est père de famille, il faut penser à l'avenir... votre enfant grandira... probablement...

LAFRANCE.

C'est assez dans l'ordre...

MARTINET.

Pour son instruction... il lui faudra d'abord des maîtres...

LAFRANCE.

Et plus tard des maîtresses...

MARTINET.

Ce dernier article n'est pas de mon ressort... revenons au premier, vous voulez faire de votre fils... si c'est un garçon.

LAFRANCE.

J'en veux faire un honnête homme.

MARTINET.

C'est pour le fonds cela... mais ce sont les accessoires de la probité qu'il faut apprendre... nous avons l'écriture et les belles-lettres.

LAFRANCE.

Mon dieu !... qu'il écrive comme il voudra... je ne veux pas faire de mon fils un prodige, un savant.

MARTINET.

Qui vous parle d'en faire un savant. Si vous exigiez cela, je ne me chargerais pas de son éducation... d'ailleurs, écoutez... je puis vous donner des répondans; vous connaissez mon neveu ?

LAFRANCE.

Cet imbécille de Thibaud.

MARTINET.

Lui-même ; c'est moi qui l'ai élevé : je l'ai pris des mains de sa nourrice, il a sucé avec moi des principes...

LAFRANCE.

Qui n'en ont pas fait un génie.

MARTINET.

Non, certainement, ce n'est pas ma manière; il ne faut pas que les écoliers en sachent plus que les maîtres, parce qu'alors les maîtres sont obligés d'aller à l'école... ça n'est pas amusant.

LAFRANCE.

Au fait, je sens qu'il est nécessaire qu'un enfant apprenne quelque chose.

MARTINET.

C'est parce que j'avais prévu votre désir que je me présente, avec cette modestie qui est le fruit de mes études; vous pouvez me confier votre fils en toute sûreté... Si vous ne voulez pas l'envoyer.... je viendrai moi-même le chercher dans huit à dix ans, je l'élèverai avec tous les égards... ma bibliothèque sera à sa disposition.

Air : du Verre.

Des beaux-arts s'il s'occupe un jour,
De la Grèce il saura l'histoire,
Et les Romains auront leur tour
Quand je lui parlerai de gloire.

LAFRANCE.

Pourquoi des Grecs et des Romains
Sans cesse exalter le génie?
Morblue ! mettez-lui dans les mains
L'histoire de notre patrie.

MARTINET.

C'est que voyez-vous, les Romains avaient le caractère français.

Même air.

Je lui parlerai au besoin,
De Titus te de Marc - Aurèle.

LA FRANCE.

Mais pourquoi donc aller si loin
Quand nous avons plus d'un modèle ?
De vanter les vertus d'autrui
N'ayez pas la triste manie ,
Parlez-lui , Monsieur , parlez-lui
Des grands rois de notre patrie.

MARTINET.

Mais je lui en parlerai , mon cher la France , je lui en parlerai avec plaisir !

LA FRANCE.

Croyez-moi , c'est ce qu'on peut faire de mieux ; j'entends toujours vanter comme ça des princes , des savans , des généraux grecs ou romains. Que la patrie de ces braves gens-là fasse leur éloge , c'est à merveille ; mais , morbleu ! pourquoi donc renoncer à l'avantage de louer nous-mêmes les bons Rois et les grands hommes de notre pays... Tenez, Martinet , je ne suis qu'un soldat... Mais je pense qu'en fait de rois , de braves soldats et de sujets vertueux , la France ne le cède à aucun autre pays.

Air

La France fut le berceau du génie !
Elle fut riche en savans , en guerriers ;
Des beaux-arts et de l'industrie
Chez elle ont fleuri les lauriers ;
Sous trente Rois les muses et l'histoire
Ont proclamé tous nos succès :
Tous les chemins qui mènent à la gloire
Sont couverts de Français .

MARTINET.

C'est que c'est-ça.. soyez tranquille , je ne suis pas si Grec que j'en ai l'air , et puisque vous ne tenez pas aux Romains , nous les laisseront de côté...

(*On entend une ritournelle.*)

LA FRANCE.

Qu'entens-je ? eh ! et je ne me trompe pas , c'est Lavaleur et sa femme....

MARTINET.

Par exemple...

LAFRANCE.

Il m'avait bien dit qu'il viendrait à cette époque.

SCENE VII.

Les Mêmes, LAVALEUR, THÉRÈSE, un petit enfant
au maillot dans ses bras.

LAVALEUR.

Air : *Nous bâtirons la maisonnette.* (du Petit Matelot.)

Ah ! bonjour donc , l'ami Lafrance.

J'arrivons gaiment , (*bis.*)
J' venons du fond de la Provence
Pour voir ton enfant. (*bis.*)

THÉRÈSE.

D'un parain ne sois pas en peine , (*bis.*)
Mon ami, le v'là. (*bis.*)

LAVALEUR.

Et si ru veux un' bell' maraine,
Regarde-moi ce minois-là. (*ter.*)

LAFRANCE.

J'accepte avec reconnaissance ,
Et je suis fier de mon destin.
Il faut au fils d' Lafrance (*bis.*)
La Valeur pour parrain.

Tous.

Il faut au fils d' Lafrance (*bis.*)
La Valeur pour parrain.

(*Ils l'embrasse.*)

MARTINET.

Vous aviez raison , c'est lui. Voulez-vous permettre.

LAVALEUR.

Nous voilà donc enfin arrivés.

LAFRANCE.

Mille escadrons, quel beau jour pour moi ! viens , mon
brave ami, que je t'embrasse encore ; et toi aussi, ma petite
sœur ; il me paraît que la famille s'annonce bien , et que la
famille de la Valeur ne s'éteindra pas en France.

THÉRÈSE.

Et tu vois , mon frère , je l'avons baptisé du nom de Louis.

MARTINET.

Je vous en souhaite dix-huit comme ça. Oh ! comme il
est rougeot , (*il le prend et l'embrasse.*) Est-ce que vous lui
avez parlé de moi quelquefois.

Rose et Bleu.

C

THÉRÈSE.

Non, jamais.

MARTINET.

C'est singulier, c'est qu'il me regarde comme si'l me connaissait, ça m'a tout l'air de faire un jour un fort bon royaliste.

LAVALEUR.

Ah! c'est que chez nous tout le monde l'est.

Air : *Ces postillnos sont d'une maladresse.*

On boit au Roi sitôt qu'on se réveille,

Et je peux dire en vérité

Qu'il ne se vide pas un' bouteille

Sans que ce soit à sa santé;

Tandis qu'pour lui mou pèr' s'met en gognette,

Ma Thérèse tinqué avec moi,

Et d'son côté ce petit gaillard tette

A la santé du Roi.

MARTINET.

Oh! donnez moi donc ce pauvre petit bonhomme que nous jasions un moment ensemble; il faut que je le mène voir sa petite tante; veux-tu venir voir ta petite tante, n'ayez pas peur, je vais vous le ramener, attendez...

SCENE VIII.

Les Mêmes, excepté MARTINET.

THÉRÈSE.

Ce bon Lafrance; va, il me tardait bien de te revoir.

LAFRANCE.

Et mon père, comment se porte-t-il? aime-t-il toujours bien le Roi, les princes?

THÉRÈSE.

Tiens, est-ce que ça change dans notre famille, son Roi est son idole. Ah! il veut faire le voyage de Paris pour voir le voir; il ne prendrait pas le matin un verre de vin sans avoir crié trois *vive le Roi*.

LAFRANCE.

C'est bien ça, et morbleu.

LAVALEUR.

Oui, mais il faut être de bon compte, il boit après toute la journée pour se mettre en voix et pour pouvoir recommencer avant de se coucher.

LAFRANCE.

Comment, mes bons amis, vous avez fait deux cents lieues pour venir me voir?

LAVALEUR.

Ventrebleu ! ai-je dit à ma Thérèse, la princesse va accoucher, la naissance de cet enfant va être un jour de fête pour la France, et des jours de réjouissance pour Paris, il faut aller voir ça ; ton frère attend aussi un enfant, ça ne peutpas lui manquer : il faut un parrain et une marraine, nous sommes là ; aussitôt dit, aussitôt fait ; je demande un congé à mon colonel, j'embrasse le père Francœur, je loue deux places à la diligence, et nous voilà arrivés rue Notre-Dame-des-Victoires.

LA FRANCE.

Ah ! mon ami, tu arrives au bon moment, nous attendons d'un instant à l'autre la nouvelle heureuse que nous avons un prince de plus.

LAVALEUR.

Et un prince qui, je l'espère, comptera pour le bonheur de la France.

Air : du Curé de Pomponne.

Près d' son berceau matin et soir
 D' plaisir chacun pétille :
 Car cette enfant devient l'espoir
 D'une grande famille.
 A mesure qu'il grandira,
 Je vous prédis d'avance,
 Qu' tout l' monde se souviendra,
 Larira,
 Du jour de sa naissance.

THÉRÈSE.

Deuxième Couplet.

Sa mère formera son cœur,
 Elle le rendra sensible
 Pour qu'en tous les tems au malheur
 Il se montre accessible.
 Grâce aux bienfaits qu'il répandra,
 J' conservons l'assurance
 Que l' pauvre s' souviendra,
 Larira,
 Du jour de sa naissance.

LA FRANCE.

Comment donc, on se souviendra ; mais l'attente de sa naissance est déjà un bonheur pour tous les Français.

LAVALEUR.

Oui, morbleu, et nous avons été témoins de ce bonheur là, en traversant la France.

Air : *Il marche à l'immortalité.*

Partout s'annonce l'abondance ;
Du ciel l'bienfait consolateur ,
Partout à des cris de souffrance
Fait succéder des cris d' bonheur ;
Déjà la riante espérance
D'un voile heureux couvre nos maux :
Et jamais l'enfant de la France
N' pouvait venir plus à propos.

Ah ! mes amis , si vous aviez pu voir ce tableau touchant dans toutes les provinces que j'ai traversées , j'ai toujours trouvé à côté de la misère la bienfaisance , et les vestiges des malheureux disparaissant tous les jours devant la tendre sollicitude de nos princes.

THÉRÈSE.

Air : *Il n'est qu'un pas du mal au bien.*

Nous crûmes que notre souffrance
Ne se terminerait jamais ;
Mais avec Louis et la paix ,
Le bonheur rentre dans la France :
Mes chers amis , vous voyez bien ,
Qu'il n'est qu'un pas du mal au bien.

THÉRÈSE.

Deuxième Couplet.

D'une trop malheureuse année
La France éprouva la rigueur ;
Mais un astre réparateur
Vient d'embellir sa destinée :
Mes enfans , vous le voyez bien ,
Qu'il n'est qu'un pas du mal au bien.

SCENE VIII.

Les Mêmes , CHARLOTTE.

MARTINET , portant l'enfant de la Valeur.

Mon cousin Lafrance , mon cousin Lafrance !...

LAFRANCE.

Eh ! bien , qu'est-ce ? qu'est-ce ?...

CHARLOTTE.

Vous êtes père...

LAFRANCE

Je suis...

MARTINET.

Oui , mon ami , vous êtes... père...

LAFRANCE , voulant baiser l'enfant ,

Comment je suis père.

MARTINET.

Attendez donc , attendez donc , c'est pas de celui-là.

LA FRANCE.

Père?... et de quoi?...

MARTINET.

D'un autre enfant , j'imagine.

CHARLOTTE.

On ne le sait pas encore ; je suis vite , vite accourue pour vous le dire.

THERÈSE.

Ah ! cette bonne cousine , cette bonne Carletta , que j'aïlle la voir , quel bonheur ! je pouvons bien dire que je sommes arrivés au bon moment.

MARTINET.

Comment donc , mais j'y retourne , mais c'est un devoir auquel je ne veux pas manquer. Embrasser une accouchée , on dit que ça porte bonheur.

LA VALEUR.

Allons , allons , ne perdons pas de tems. Viens-tu La-France.

LA FRANCE.

Oui j'y vais , je vous suis...

Air du Ménage de garçon.

Allez , allez près de ma femme ,
Je vous rejoins dans un moment ,
Ici la fête me réclame ,
Plus tard je verrai mon enfant.
Oh ! je sais les devoirs d'un père ;
En fait d'enfant on s'y connaît ,
On a besoin de lui pour l'faire ,
On s'en passe quand on le fait.

SCENE IX.

LA FRANCE , CHARLOTTE *retenant La France.*

CHARLOTTE.

Eh ! bien mon cousin , et mon mariage...

LA FRANCE.

Eh ! bien , il se fera...

CHARLOTTE.

Dame , le père Labride n'est pas encore revenu de l'Elysée ; je n'avons pas encore de nouvelle de la princesse...

LA FRANCE.

C'est égale , ta barcelonnette est finie.

CHARLOTTE.

Oh! mon dieu! il y a long-tems...

LAFRANCE.

As-tu prévenu toutes les jeunes filles des environs?

CHARLOTTE.

Oui, mais il n'y qu'une chose qui les embarrasse, c'est qu'elles na savent de quelle couleur elles prendront des rubans.

LAFRANCE.

Va leur dire de prendre du ruban robe.

CHARLOTTE.

Mais si c'est un garçon?

LAFRANCE.

Fais ce que je te dis.

Air : *La petite Jannette.*

Que c'te bonne Princesse
Nous donn' c' qu'ell' voudra,
J'réponds qu'avec ivresse,
Fille ou garçon s'prendra.
En France, où l'amour brille,
On est sûr qu'on besoin,
Dès qu'on voit une fille,
Un garçon n'est pas loin.

LOUISE.

Eh! bien, mon cousin, j'allons faire tout ce qu'é vous demandez et je vous amène ici toutes les petites filles.....

(*Elle sort en chantant.*)

» Lorsque l'on voit la fille,
» Un garçon n'est pas loin.

(*On entend pleurer dans la coulisse.*)

LAFRANCE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est que cela... l'une s'en va en chantant, les autres viennent en pleurant.

SCENE X.

LA FRANCE, CHÉRI, LOUISE.

L'ALOUETTE, LOUISE, arrivent en pleurant.

Air : *Ah! ah! ah! ah! ah!*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Qu'un chagrin j'ons la;
V'là n'ot' mariage
Qui déménage.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Qu'est-ce qu'aurait dit ça,
Qu'un enfant nous jouerait c'tourlà.

L'ALOUETTE.

Y a de quoi perdre la tête ,
Etsûr ue j'en meurrais ,
Si ce n'est que je voudrais
Danser ce soir à la fête.

TOUS.

Ah ! ah ! ah ! etc.

LA FRANCE.

Eh ! bien enfans , quelle nouvelle ?

LOUISE.

Il y en a d'excellentes , cousin.

L'ALOUETTE.

Tout le monde est dans la joie.

LA FRANCE.

La princesse est donc accouchée ?

LOUISE.

D'une Princesse , cousin.

LA FRANCE.

Tant mieux , faut des femmes pour nous faire des garçons.

L'ALOUETTE.

Belle comme le jour , monsieur La France.

LA FRANCE.

Comme tu dis cela , toi.

L'ALOUETTE.

Nous sommes joyeux ! Monsieur La France , nous sommes joyeux , et sans le chagrin que nous avons , de notre mariage qui est flambé , je le ferions bien davantage !

LOUISE.

Cette fille la vient de m'enlever mon mari.

LA FRANCE.

Bah !

LOUISE.

Ma mère avait promis de nous marier si la princesse accouchait d'un garçon , et c'est une fille....

Air : Dans la paix et l'innocence.

D'puis queuq' heures dans la famille
Nous avons bien du guignon ,
La princesse accouch' d'un' fille ,
Quand y m' fallait un garçon.

L'ALOUETTE

Faut avouer qu'c'est bien dommage,
Aussi près d'en venir là...
D'voir manquer son mariage
Pour aussi peu d' chose que ça.

LOUISE , à *Lafrance*.

Tenez , mon cousin , v'là une lettre que mon père apportait pour vous.

LA FRACE.

Une lettre... donne. (*Il la prend , la décachete.*)

L'ALOUETTE.

Oui , il s'est arrêté à la porte Maillot où il boit avec des paysans à la santé de la petite princesse.

LAFRANCE.

Oh! oh!... mes amis , votre mariage se fera... Louise va chercher ta barcellonnette.. Toi , Lalouette , va-t-en rassembler tous les fifres, toutes les trompettes du régiment.

LALOUETTE.

J'y cours.

LOUISE.

J'y vole... Ah! quel joie... quelle bonheur...

L'ALOUETTE.

Monsieur Lafrance , si vous faites not'mariage... vous serez le parrain de notre premier.

(*Il prend Luise sous son bras et sort.*)

LAFRANCE.

Sont-ils contents !

SCENE XI.

LAFRANCE , MARTINET.

MARTINET.

Bravo!... mon cher Lafrance... je viens d'embrasser votre femme et votre fils....

LAFRANCE.

Eh ! bien , mon ami vous êtes plus avancé que moi....

MARTINET.

Il vous ressemble beaucoup , c'est tout votre portrait... si ce n'est qu'il n'est pas aussi grand ni aussi fort que vous, mais il grandira en gravissant. A propos, je compte sur votre promesse.

LAFRANCE.

Laquelle ?

MRTINET.

Son éducation , vous savez... mais cela viendra en grandissant... Avec tout cela , c'est à refaire pour moi , voilà un projet d'éducation manqué....

LA FRANCE.

Ah ! nous aurons le tems, vous aurez celui d'apprendre...
et moi je n'ai pas celui de vous écouter.

MARTINÉT.

Tenez, voici la Comtesse qui s'avance...

LA FRANCE.

Je vais embrasser ma sœur, monsieur, et je reviens me
mettre à votre disposition.

SCÈNE XII.

LA VALEUR, THERÈSE, MARGUERITTE, LOUISE,
CHARLOTTE, CHÉRI, LALOUETTE, Paysans,
Paysannes, Musiciens, etc.

(*Le cortège s'avance de la manière suivante : Louise est à la tête des jeunes filles et des jeunes garçons, qui sont parés de rubans bleus. Deux des jeunes filles portent la barcelonnette. De l'autre côté, Charlotte arrive avec les paysans et les jeunes filles, parés de rubans roses. Deux d'entr'elles portent la barcelonnette. Les musiciens ouvrent la marche.*)

CHARLOTTE, LOUISE.

Air : *Chœur de la visite à St.-Cyr.*

Mes amis, fêtons la naissance
D'un rejeton du bon Henri,
Que la douce complaisance,
Que la tendre prévoyance
Veill' auprès d'son berceau chéri.

Air : *Vaud. de la Visite à St.-Cyr.*

Sur ce nouveau fils d'la France,
Espoir de notre avenir,
Invoquons la providence ;
Pour qu'il soit, s'lon not' désir,
Allaité par l'Espérance,
Et bercé par le Plaisir.

SCÈNE XIII ET DERNIERE.

Les Mêmes, LA FRANCE, LA BRIDE, en grosses bottes,
faisant claquer son fouet.

LA BRIDE.

Mes amis, mes amis, nous avons une princesse...

LA FRANCE.

Nous le savions.
Rose et Bleu.

D

MARTINET.

Vous arrivez trop tard, et vous nous voyez prêts à partir pour l'Elysée. C'est moi qui conduis le cortège; la preuve, c'est que j'ai des gants blancs.

MARGUERITE.

Et cette princesse-là nous vaut la place de jardinière de l'Elysée; allons, Chéri, épouse Charlotte.

l

CHÉRI.

Oh! mère Marguerite, j'allons nous occuper de faire pousser des fleurs dans votre jardin.

LOUISE.

Eh bien! mon cousin Lafrance, vous nous en aviez promis. . .

LAFRANCE.

Tu épouses Lalouette.

LALOUETTE.

Et en l'honneur de quel saint?

LAFRANCE.

Père Labride, vous vouliez marier ces enfants si vous aviez eu la place de piqueur. Cette lettre m'annonce que votre femme a l'honneur d'être nourrice de la petite princesse, et je vais demander la place de piqueur; je vous promets ma protection.

LALOUETTE.

Vous entendez, père la Bride, la protection du père nourricier, c'est y gentil ça.

LA BRIDE.

Ah! dam, en ce cas épouse Louise.

LALOUETTE.

Oh! quelle jolie marche vous me battez-là! c'est pour le coup que Lalouette va chanter.

LAFRANCE.

Allons, partons.

Air : des Filles à marier.

Entourons, dans ce jour de fête,
Le berceau de c't belle enfant;
Que son premier regard s'arrête
Sur un peuple heureux et content.
A l'Elysée, il faut que l'on se rende;
Venez, mes amis, suivez-moi,
Que le premier cri qu'elle entende
Soit celui de *vive le Roi!*

VAUDEVILLE.

Air : *Ah ! vous ne savez pas encor.*

LA VALEUR.

Enfin parut un noble preux ,
De notre Roi l'auguste frère !
A peine il touche notre terre ,
Des larmes ont baigné ses yeux.
Heureux de revoir sa patrie ,
Au milieu des Français émus ,
Ivre de bonheur , il s'écrie :
« Ami , c'est un Français de plus ! »

MARGUERITE.

Un tems , dont nous fûmes témoins ,
Consacrait nos fils à la guerre ;
Hélas ! à chaque instant , naguère ,
Nous comptions des Français de moins.
Avec les Bourbons , dans la France ,
Amour et paix sont revenus ,
Et grâce à leur intelligence ,
Nous comptons des Français de plus.

LAFRANCE.

Victime d'une folle erreur ,
Quelques hommes à la lumière
Refusent d'ouvrir la paupière ,
Eclairons-les avec douceur.
Ils céderont au double empire
De la raison et des vertus ,
Et tôt ou tard nous pourront dire :
C'est encore un Français de plus.

CHARLOTTE.

De Caroline et de Berry ,
Secondant l'union sacrée ,
Déjà d'une tige adorée
Vient d'naître un rejeton chéri.
Des deux auteurs de sa naissance
Il aura toutes les vertus ;
Et pour sa gloire , notre France
Va compter un Français de plus.

CHÉRI.

Nous v'là mariés , désormais
Faut qu'notre race soit féconde ,
Je veux prouver à tout le monde
Que j'suis bon époux , bon Français.

(28)

Si l'ciel protège notre hyménée ;
Nos vœux ne s'rons pas superflus ;
Car j'veis tâcher que chaque année
Le Roi compte un Français de plus.

LALOUETTE.

Mille fois heureuse en ce jour,
Cette armée et brave et fidèle,
Qui sait imiter notre zèle
Et rivaliser notre amour.
Par nous, Louis et sa couronne
Sont aimés, servis, défendus :
Chacun de nous, dans sa personne,
Lui répond d'un Français de plus.

Reprise du Chœur

Mes amis, fêtons la naissance
D'un r'jeton du bon Henri,
Que la douce complaisance,
Que la tendre prévoyance
Veill' auprès d'son berceau chéri.

20 JY 63

FIN.